

JÉRÔME BASCHET

Jérôme Baschet

L'Étincelle zapatiste
L'Étincelle zapatiste
L'ÉTINCELLE ZAPATISTE
L'Étincelle zapatiste

**Insurrection indienne
et résistance planétaire**

DENOËL
Essais
Essais

L'ÉTINCELLE ZAPATISTE

JÉRÔME BASCHET

L'ÉTINCELLE ZAPATISTE

**Insurrection indienne
et résistance planétaire**

ÉDENOËL
Essais

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25184-5
B 25184-0

Le présent livre renferme l'écho de maintes lectures et conversations. Qui le signe l'assume, mais veut indiquer que s'y est tissé un réseau de voix, dont il est juste de faire, collectivement au moins, reconnaissance.

Ana Esther Ceceña, Antonio García de León, Yvon Le Bot, Michael Löwy et Marc Tomsin ont bien voulu lire une première version de ce texte et m'ont permis de l'enrichir grâce à leurs commentaires critiques. Qu'ils en soient vivement remerciés.

À Rocío Noemí, qui partage chaque ligne de ce livre, et surtout chacune des expériences qui lui ont donné forme et vie, ce texte ne saurait être seulement dédié ; il est sien autant que mien.

INTRODUCTION

Le moment du zapatisme

«Le zapatisme n'est pas une nouvelle idéologie politique, ni un réchauffé de vieilles idéologies. Le zapatisme n'est pas, n'existe pas. Il se contente de servir, comme servent les ponts, pour traverser d'un côté à l'autre. C'est pourquoi, dans le zapatisme, tous ont leur place, tous ceux qui veulent traverser d'un côté à l'autre... Il n'y a ni recettes, ni lignes, ni stratégies, ni tactiques, ni lois, ni règlements, ni consignes universelles. Il y a seulement une aspiration : construire un monde meilleur, c'est-à-dire neuf. En résumé : le zapatisme n'appartient à personne, et pour cela, il est à tout le monde.»

Sous-commandant Marcos
(5 mai 1996).

Dans certains pays comme la France, le soulèvement zapatiste, qui s'est fait connaître le 1^{er} janvier 1994, n'a donné lieu le plus souvent qu'à une vision extrêmement étroite, partagée entre une série d'images d'Épinal sympathiques et diverses caricatures cyniques. Les

uns y voient la résurgence d'une sagesse indienne immémoriale, issue du fond des âges, voire de l'innocence du paradis perdu, et se prennent à rêver d'une vie réconciliée avec la nature et d'une harmonie communautaire libérée du poids de la mauvaise conscience occidentale. D'autres se gaussent d'une archéo-guérilla hors de saison, relevant d'un folklore nostalgique et alimentant le tourisme révolutionnaire des déçus de toutes les épopées antérieures. Surgissent aussi les sarcasmes qui ironisent sur une cyber-guérilla plus ou moins postmoderne, sur une « guerre de papier » dans laquelle les balles sont remplacées par les mots, et le combat de terrain par l'affrontement virtuel sur le web. Il s'agit là d'un thème vite lancé par le ministère mexicain des Relations extérieures et exploité avec une belle fringale par les médias et leurs serviteurs pressés. C'est que l'aubaine est parfaite pour le grand spectacle de la communication, trop heureux de virtualiser un mouvement social massif et d'occulter les rebelles derrière l'écran du médium qui symbolise son propre triomphe. Du reste, de la cyber-guérilla, on en vient inévitablement à gloser sur la mode médiatique suscitée par la personnalité du sous-commandant Marcos et son art de la communication. Pourtant, le zapatisme médiatique n'est qu'une invention des médias eux-mêmes, une ruse du spectacle ambiant qui s'efforce de neutraliser ses ennemis en les façonnant à son image.

S'opère ainsi une réduction typique de la logique médiatique qui, pour désarticuler les réalités sociales et les rendre incompréhensibles, concentre tous les projecteurs sur le fait individuel. Il ne reste plus alors

du zapatisme que Marcos, adulé par ses fans et dénoncé par les propagandistes néolibéraux comme un manipulateur machiavélique. De toute manière, il est impensable qu'un mouvement indigène ne soit pas dirigé par un chef blanc, qu'il s'agisse du sous-commandant ou de Samuel Ruiz, l'évêque « rouge » de San Cristóbal de Las Casas. Se répète ainsi le mépris multiséculaire des dominants pour les mouvements populaires, réputés incapables de s'organiser eux-mêmes et ainsi dépossédés de leur histoire, jusque dans leur révolte. Dans le cas du soulèvement zapatiste, s'y ajoute la volonté d'ignorer l'existence d'un puissant mouvement social indigène et paysan, engageant des centaines de milliers d'hommes et de femmes, dont la formation et l'essor traversent l'histoire du Chiapas depuis les années 70 au moins.

Toutes ces visions, qu'elles soient suscitées par la mauvaise foi des défenseurs du *statu quo* ou seulement par l'étroitesse de vue et la naïveté d'une information désinformée, empêchent de comprendre l'importance du mouvement zapatiste. D'où le présent livre, qui voudrait s'efforcer de remédier un tant soit peu à une telle situation. Pour autant, on n'abordera guère ici l'histoire du soulèvement et ses développements depuis 1994 : d'autres ont entrepris ou entreprendront cette tâche avec plus de compétence. Ce à quoi on prétend est plutôt une tentative pour cerner la contribution du mouvement zapatiste à la reconstruction d'une réflexion et d'une pratique critiques, à la fois radicales et rénovées. Cet apport est remarquable et il convient de l'analyser avec attention pour en tirer tout le bénéfice souhaitable. On ne saurait cependant figer le zapatisme en

une quelconque vulgate, ni même prétendre offrir un exposé autorisé de la « théorie » ou de la « pensée » zapatiste. Car, comme le souligne l'épigraphe de cette introduction, nul ne peut prétendre parler au nom du zapatisme pour en énoncer la vérité, sans contredire la nature même de ce que le mouvement zapatiste prétend être et ne pas être (aussi s'efforcera-t-on, au fil de ces pages, d'éviter dans la mesure du possible de parler du zapatisme – sinon par un abus de langage commode –, préférant évoquer les zapatistes ou le mouvement zapatiste). De ce refus d'être enfermé dans une définition, il faut tirer parti positivement, non pour se bercer des confortables facilités d'une pensée vague et attrape-tout, mais pour tenter de faire résonner et si possible de prolonger le processus créatif ouvert par le soulèvement du 1^{er} janvier 1994. Les pages qui suivent doivent donc être assumées comme un ensemble de propositions personnelles, s'efforçant de faire valoir l'importance du mouvement zapatiste sans pour autant en méconnaître les limites, de valoriser son apport tout en se souciant de contribuer à sa critique.

L'une des forces du zapatisme est sans doute d'être arrivé au bon moment. En apparence, le soulèvement du 1^{er} janvier 1994 surgit à contretemps. Comme le raconte Marcos, les rebelles savaient que le contexte mondial ne pouvait pas être plus défavorable pour un soulèvement armé : la chute du mur de Berlin, le triomphe des politiques néolibérales, l'affaiblissement des luttes sociales, la défaite ou le déclin des guérillas centraméricaines, la supposée « mort du marxisme » et du projet révolutionnaire, la proclamation de la « fin de l'histoire »... Le temps était à la culture d'entreprise, à

l'apologie de la réussite individuelle et du profit, au désenchantement, à la résignation et au conformisme. C'est bien pourquoi la révolte du 1^{er} janvier 1994 a surpris tout le monde et a pu apparaître, surtout vue d'Europe, comme un épisode suranné ne méritant guère que quelques mentions sarcastiques. Pourtant, à quelques années de distance, il est possible d'adopter une perspective différente et de considérer 1994 comme l'une des premières manifestations mondiales d'une résurgence des luttes sociales et de la pensée critique, désormais centrée sur la dénonciation du néolibéralisme. Le soulèvement zapatiste interviendrait ainsi au moment où la vague conservatrice des années 80 (marquée autant par les figures emblématiques de Reagan et Thatcher que par les gouvernements « socialistes » de Mitterrand et González et, au Mexique, par les mandats néolibéraux de De la Madrid et Salinas de Gortari) commence à manifester quelques signes de reflux. Non qu'elle n'ait continué à déferler dans les années suivantes, mais du moins ne pouvait-elle plus s'avancer aussi cyniquement, sûre de ne rencontrer aucune résistance et de pouvoir compter avec une apathie acritique généralisée.

Ainsi, la seconde moitié des années 90 connaît une timide renaissance des formes collectives de lutte (depuis les grèves de décembre 1995 en France jusqu'aux protestations contre la mondialisation inaugurées à Seattle, à la fin de 1999) et l'ébauche d'une nouvelle réflexion critique, jetant quelques grains de sable dans la machine trop bien huilée de la pensée unique néolibérale, qui paraissait jusque-là intouchable et infaillible (voir par exemple le succès du *Monde diplo-*

matique ou de l'association Attac, la multiplication d'ouvrages y compris sous forme de best-sellers dénonçant l'horreur économique, ou encore l'écho suscité par les livres et les films de Michael Moore). La Rencontre intercontinentale pour l'humanité et contre le néolibéralisme, organisée par les zapatistes en 1996, est sans doute l'un des premiers signes de cette reprise d'une activité critique internationaliste, après des décennies de sommeil profond.

1994 répond donc à 1989. Marcos le dit explicitement au moment de suggérer l'idée d'une réunion à Berlin des comités européens de solidarité avec le mouvement zapatiste. 1989 et le Mur, symboles de la fin de l'histoire autoproclamée au profit du capitalisme triomphant : c'est donc là qu'il faut aller pour dénoncer ce mensonge et obliger l'histoire à reprendre sa marche. 1994 prolonge son écho comme l'anti-1989, comme un indice (un « symptôme », selon le terme par lequel Marcos définit le soulèvement zapatiste) doté d'une répercussion internationale certaine, fissurant l'illusion du triomphe éternel du monde actuellement existant et mettant de nouveau à l'ordre du jour la réouverture d'autres horizons. Il faut pourtant dissiper une possible équivoque : 1989-1991 n'est une charnière fondamentale que pour les adeptes du capitalisme, enivrés et quelque peu aveuglés par leur triomphe – à double tranchant – sur l'empire du mal, et aussi pour leurs adversaires supposés qui pensaient que les pays du « socialisme réel » avaient réellement quelque chose à voir avec le socialisme. Si au contraire on admet que la guerre froide n'était que le théâtre, certes sanglant et menaçant, où s'affrontaient deux compères rivaux

mais ayant le même intérêt à maintenir l'ordre général du monde, si l'on admet de surcroît que l'échec de l'expérience révolutionnaire soviétique remonte aux années 20, alors 1989, tout en recomposant profondément la géostratégie planétaire, apparaît essentiellement comme la fin d'un jeu de dupes.

Un renversement de tendance plus important doit être situé dans l'après-68 et en particulier dans les années 1972-1974. Alors, la crise pétrolière et la fin des décennies glorieuses de l'après-guerre, dominées par la croissance économique et l'action de l'État redistributeur, coïncident avec le passage d'un cycle favorable à la conscience révolutionnaire et aux mobilisations sociales à une désintégration de la pensée et de la pratique critique, laissant place à la résignation cynique ou désabusée de l'ère postmoderne. S'instaure alors un nouveau rapport de force beaucoup plus favorable au capital – le moment où tombent les masques vermoulus des momies bureaucratiques de l'Est étant l'apogée de cette nouvelle donne et l'occasion rêvée pour mettre en scène le triomphe des maîtres du monde.

Dire que 1994 répond à 1989 devrait donc signifier ceci : cette date-là fait front à la *période* dont 1989 est l'apogée et le symbole. On manque encore de recul pour l'affirmer en toute certitude, mais du moins est-il possible de penser que 1994-1996 inaugure un nouveau cycle, que cette date est l'indice d'une reprise de la pensée critique et d'une réaffirmation des formes de résistance collective, annonçant ainsi la fin du cycle ouvert en 1972-1974. Si cette hypothèse est correcte, la relation entre 1989 et 1994 est donc dissymétrique : la première date est le point le plus accompli d'un cycle,

comme 1968 l'était pour la période antérieure, tandis que la seconde est l'amorce d'un fragile départ (plus comparable à un seuil comme 1972-1974, lorsque la destinée des nouvelles tendances était encore difficile à percevoir et à interpréter).

Si le zapatisme peut marquer l'amorce d'une reconstruction des forces critiques, il faut aussi marquer les limites de celle-ci. Jusqu'à preuve du contraire, le nouveau cycle que l'on croit entrevoir à partir de 1994 ne signifie nullement une inversion de tendance : le capitalisme mondialisé continue d'exhiber les signes de son extrême puissance ; la marchandisation généralisée du monde poursuit avec vigueur son offensive et gagne sans cesse du terrain ; le néolibéralisme impose sa dure loi aux peuples du monde en termes de paupérisation, de chômage, de flexibilité et de dégradation des conditions de travail. À l'extrême force du capitalisme, répond la grande faiblesse des luttes menées contre lui : en dépit des signes de reprise qui justifient que l'on fasse l'hypothèse d'un nouveau cycle, les conditions créées par le néolibéralisme favorisent la division et l'éclatement des forces sociales, tandis que la domination spectaculaire maintient la grande majorité des populations dans une apathie désabusée, dans des vies inquiètes et grises, tiraillées entre les besoins matériels irrésolus, un individualisme poussé parfois jusqu'à la démence, et une angoisse sécuritaire entretenue avec délectation par les médias pour le plus grand bénéfice de l'État policier et de ses sous-traitants privés. En bref, le constat suivant reste valide : la nécessité d'une transformation radicale de la société n'a jamais été aussi grande, mais les moyens pour y

parvenir n'ont jamais fait aussi cruellement défaut qu'aujourd'hui.

Il n'est donc pas étonnant de constater que, si le zapatisme contribue à une reconstitution des forces critiques, il pense essentiellement sa stratégie sous l'espèce de la *résistance*. Le zapatisme se définit, en compagnie d'autres mouvements comparables, comme une « poche de résistance », au milieu de la domination généralisée du capitalisme néolibéral. La déroute et le dépassement du capitalisme ne semblent pas encore à l'ordre du jour ; mais cette position, en apparence modeste, ne fait que tirer lucidement les conséquences d'un rapport de forces éminemment défavorable. Dans le même temps, il est clair que les ambiguïtés et les incertitudes d'un tel contexte ne peuvent que limiter le potentiel d'un mouvement critique et la clarté de ses avancées. C'est sans doute la source fondamentale des limites de l'effort zapatiste. Au total, le moment du zapatisme est celui d'une remise en marche de forces critiques qui, de nouveau, savent nommer leur ennemi et lui déclarer la guerre : c'est désormais le néolibéralisme, dernier-né des fils monstrueux du capitalisme, raflant la vedette à l'impérialisme, son frère presque jumeau qui, il y a peu encore, accaparait toute l'attention. Mais il s'agit d'un mouvement plus fragile qu'au temps des luttes anti-impérialistes, d'une reprise incertaine d'elle-même et doutant des chemins à emprunter, ce qui tout à la fois impose certaines limites et peut s'avérer porteur de vertus méconnues durant la période antérieure.

Tel est le moment que nous vivons et dont le zapatisme peut nous aider à anticiper le sens. On peut s'em-

parer de lui comme d'un appui pour s'efforcer à cette reconstruction – ou plutôt à cette nouvelle construction –, sans pour autant qu'il fournisse une ultime vérité et une énième doctrine prête-à-penser. Et du reste, on peut voir, dans l'indéfinition revendiquée par le mouvement zapatiste, la modestie prudente d'une activité critique qui se sait et se veut moins sûre d'elle-même, ainsi que la sagesse lucide qui sied au moment initial d'un processus émergent. Mais, déjà, le zapatisme semble nous orienter dans la voie d'un double dépassement historique. Car s'il est évident qu'on ne saurait laisser intact le moindre vestige des forteresses totalitaires et des certitudes carrées d'un marxisme doctrinaire, qui ont tragiquement dominé le siècle écoulé, il est tout aussi décisif de surmonter l'épreuve inverse qui, par réaction, lui a succédé, c'est-à-dire le marécage postmoderne au milieu duquel le siècle a pris fin : la déconstruction s'imposant sur les ruines des édifices réputés infaillibles, la pensée faible triomphant après les rigides élaborations d'un holisme arrogant, la fragmentation et la métaphore de l'archipel après les dévoiements d'un effort de pensée globale, une résignation déprimée ou cynique après les illusions de l'esérance et de l'utopie.

Le moment du zapatisme, c'est l'amorce de ce double dépassement. Certes, puisqu'il s'agit de l'esquisse d'un tel processus, il est presque inévitable que l'on retrouve à l'œuvre dans le mouvement zapatiste des éléments non dépassés des deux phases antérieures (c'est sans doute ce qui laisse prise à la thématique, excessivement partielle, de la guérilla postmoderne, tout comme à la dénonciation inverse et de vues non moins courtes

d'un crypto-guérarisme masqué par un langage séduisant). Pourtant, l'importance du mouvement zapatiste tient à son apport réel à ce double dépassement, même si, une fois encore, on doit reconnaître qu'il reste inabouti. Ce dont il s'agit, c'est, sur la lancée du mouvement zapatiste, de sortir du marécage, sans pour autant nous réinstaller dans les lugubres forteresses d'antan.

JÉRÔME BASCHET

L'ÉTINCELLE ZAPATISTE

1^{er} janvier 1994. Dans le sud du Mexique surgit un mouvement politique absolument neuf. Ce soulèvement de paysans indiens a pour porte-parole le sous-commandant

Marcos, dont les messages circulent sur tous les continents. Leur combat pour la justice sociale et la diversité culturelle s'adresse aux plus démunis, mais aussi à tous ceux – antiracistes, écologistes, féministes, militants anti-mondialisation – qui résistent à l'ordre néo-libéral.

Historien, Jérôme Baschet est maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales.

Il enseigne actuellement à San Cristóbal de Las Casas, au Chiapas. En 2000,

il a publié *Le Sein du père, Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, aux éditions Gallimard (prix Augustin Thierry).

Au-delà du folklore et du remuement médiatique, le zapatisme ouvre la voie à une autre pensée révolutionnaire. S'il conteste le capitalisme tout-puissant, c'est en prenant ses distances à l'égard des doctrines de Lénine ou de

Che Guevara. Entre les « lendemains qui chantent » et le désenchantement postmoderne, entre l'intolérance identitaire et la dissolution des cultures, il met en place une nouvelle pensée critique. 1989 marquait l'écroulement définitif des forteresses dogmatiques. 1994 apparaît comme l'amorce d'une mobilisation mondiale, dont Seattle sera l'une des grandes étapes.

Étude approfondie des idées et des valeurs du zapatisme, ce livre est aussi une mise en perspective de ses apports et de ses stratégies au Mexique et dans le monde. Un moment clé dont chacun peut aujourd'hui s'inspirer librement.

DENOËL

B 25310.5  02.02
ISBN 2.207.25310.4

19 €

9 782207 253106